

Nissan Micra 1.2 V16 3 portes :
 - Direction assistée
 - Climatiseur
 - Radio CD
 - 14 Airbags
 - ABS+EBD
 - Lève-vitres électriques avant
 - Verrouillage centralisé

990.000,00 DA TTC

MICRA

A FONDS PERDUS

“Papillons de nuit”

IL VE
 CONSTANTINE

LES VILLES SONT FAITES POUR MICRA

Qu'est-ce qui pousse nos femmes à l'exil ?

Papillons de nuit, le dernier roman de Wadi Bouzar, récemment paru aux éditions Enag, raconte les tribulations d'un journaliste écrivain algérien, un mois d'août à Paris — une ville où “il y a des livres et des femmes et des arbres”.

C'est une suite de rencontres édifiantes sur la condition de la femme au Maghreb. L'essai est limpide et se lit d'un trait. Les moments d'intimité, de complicité et de contrariétés qu'il y partage avec Nabila l'Algérienne et Chadia la Tunisienne contribuent à scruter les motivations profondes qui ont poussé deux femmes maghrébines à l'exil.

Le narrateur tient une chronique hebdomadaire dans un journal algérien. Il y parlait “de livres que la très grande majorité des gens ne liraient jamais”. Son patron est un jeune loup à la conquête d'Alger qu'intéressent avant tout les responsables politiques qui auraient le pouvoir de le nommer au poste de décideur dont il rêve à l'ombre d'un ministre qu'il servirait docilement.

Nabila, une ancienne pigiste dans un périodique de langue arabe, est de ces exilés “à tous bords, de toutes provenances, abandonnant souvent des conditions d'existence plus confortables et qui, néanmoins, dans un deux pièces vétuste, respirent mieux, se sentent mieux”.

Nabila, qui ne sait pas trop d'où elle vient, prépare un mémoire en communication. Elle fait partie des 24 021 étudiants algériens (dont 37% de

femmes) inscrits dans les universités françaises en 2005 — ce qui représente 9,1% des étudiants étrangers (leur nombre s'est accru de 29,2% depuis 2002).

Les Algériens et les Tunisiens sont, respectivement, les deuxième et quatrième nationalités les plus représentées dans l'enseignement supérieur français. Les étudiants maghrébins hors Maroc s'orientent beaucoup dans les universités hors IUT (88,3% pour l'Algérie, 77,0% pour la Tunisie, 89,1% pour l'ensemble Mauritanie-Libye, contre 76,0% pour l'ensemble des étrangers).

A l'instar des Tunisiens et les étudiants originaires du Moyen-Orient, les Algériens sont plus nombreux en proportion dans les cursus doctorat et mastère. Beaucoup d'entre eux s'orientent dans les disciplines scientifiques ou de santé.

Au détour d'ébats et de débats intimes, de repas ou de cafés partagés autour d'un zinc parisien giclent les paradoxes, les ambiguïtés et les espoirs qui accompagnent l'exil.

Le héros, journaliste à Alger et écrivain à ses heures perdues, partage le regard critique que porte Nabila sur notre société : “Je dis ma déception, ma colère, ma peine. Je parle de ceux et celles qui n'ont pas d'honneur, pas d'honnêteté, qui promettent et qui oublient, qui mentent et qui volent, qui trompent et qui détruisent, qui tuent par leurs mots, qui font du mal et qui sont le mal. Elle intervient :

— Je sais, je sais. C'est pourquoi je suis partie... C'est pour ça que

malgré les difficultés matérielles, je préfère être ici.

J'ajoute :

— A Alger, il régnait une forte tension. Il n'y a que certains responsables qui ne la sentent pas. La nomenclature sort peu de sa bulle. Une explosion sociale est probable. Peut-être d'ici peu.

Elle finit par dire : — N'y pense plus. Oublie l'Algérie.”

Les protagonistes sont continuellement unanimes à faire le procès du système sur une question récurrente : les libertés. La chape de plomb qui pèse sur elles est insupportable : “Vois-tu, ce que je déplore chez nous, c'est cette incapacité à être vraiment soi-même, à assumer ses aspirations, ses sensations, comme si le sous-développement, en fait, avait trouvé meilleur refuge dans les esprits que sur les marches où il se révèle par les pénuries, etc. Mais les pénuries, les carences mentales sont terribles chez nous... et les rapports faux, malsains. Dieu que c'est dommage pour nous.” Elle oublie et méprise du même coup, et elle a bien raison de le faire, sa condition de femme ici :

— Tu comprends, dit Nabila, nous ne pouvons être comme ces femmes moyenâgeuses là-bas. “Elle use du nous : nous et la plèbe. Sa chère mère est une de ces obscurantistes : tout juste bonne à tenir la maison. Et sans modernisme ! Elle en savait beaucoup à Alger, Nabila, mais, c'est à Paris qu'elle sait tout. De là, elle enseigne à cette peuplade, plus ou moins primitive selon elle, qui

habite l'Algérie...” De là aussi sa haine des hommes perçus comme sa propre négation : “Il faut qu'elle dise, qu'elle se dise comme un enfant qui n'en finit pas de découvrir qu'elle existe. Pourquoi a-t-elle si peur qu'on nie son existence ? L'existence de sa mère a-t-elle été niée à ce point ? Que lui dit sa mère ? La dresse-t-elle contre les hommes ? Nabila elle-même ne sait pas qui elle est, ni de quoi elle vit et avec laquelle il est difficile de vivre. C'est pour cette raison qu'elle répète qu'elle existe. Je pourrais dire que je ressens en elle une violence imprévisible.”

Au fond, elle est en désaccord avec l'Algérie, avec la France, avec elle-même, avec l'homme. Elle étouffe de tout et partout.

Il y a dans sa relation à ces “mères algériennes, vieilles et moyenâgeuses”, une parfaite expression de la vieille relation aliéné-aliénant qui permet de faire la lumière sur le mépris qui porte le faible à l'endroit de son autre frère le faible : “Tu as fui l'Algérie parce que tu t'y croyais supérieure à tout le monde et, ne t'en déplaît, d'abord aux femmes.”

“La plupart des filles ne pensaient qu'à trouver un mari. Elles m'écœuraient de se prêter à ce manège avec les garçons. J'ai été déçue par l'université là-bas. Je l'avais idéalisée. Je m'attendais à de grands débats d'idées. Pas du tout ! Ils n'avaient tous que deux choses en tête : obtenir un diplôme et se marier, comme si tout était tracé d'avance. Les rapports étaient faux. On ne pouvait être soi-

même avec les garçons. Tous les mots, tous les gestes étaient interprétés. Aussi, ai-je pensé repartir en France.”

Selon Nabila, les Algériennes qui s'installent “en nombre appréciable en France” le font “parce qu'il y a moins de pression... et d'oppression” et parce qu'elles ne pourraient pas mener ici la vie qu'elles mènent là-bas.

Réaction à des “hommes tyranniques et terriblement jaloux” dans une « guerre des sexes » qui ne laisse pas de place au compromis, la fuite résulte par ailleurs d'une peur de l'enfermement. Elle a besoin de sortir, de travailler. Mais l'équation “le travail passe par l'émancipation” reste toute relative : “Règle-t-on un problème d'identité en exerçant une profession ?” Comme elle, Chadia la Tunisienne — quoique moins agressive, plus agréable et reposante, plus claire aussi — est déçue par le microcosme des intellectuels arabes “trop frustrés, trop pressants”. Elle aussi est “entre deux avions, deux pays, deux cultures, deux systèmes”, en quête d'une liberté acquise au prix de la solitude, du manque de travail et d'argent. Elle aime ses parents, ses sœurs, ses frères, la grande villa de Sidi Bou Saïd, les chats siamois, la mer, mais vit en permanence en Tunisie, une autre paire de manches !

La question linguistique est également au cœur de ses multiples crises identitaires : “De temps en temps, elle emploie une expression choisie mais, il n'est pas



Par Ammar Belhimer
 ambelhimer@hotmail.com

sûr qu'elle maîtrise de façon continue les deux langues. Son arabe, avant tout scolaire, ne l'aide pas à résoudre son problème d'identité. Comment retrouver la parole authentique qui cèle son corps ? Au bout de l'errance, une quête sans issue : “Un jour existera un pays idéal, une nation qui résoudra toutes ses contradictions, qui lui permettra tous les élans, ceux de l'esprit et ceux du corps, ceux du Nord et ceux du Sud.”

La vérité est dans la bouche de l'oncle de Nabila, un vieil émigré originaire de la Kabylie maritime, propriétaire d'hôtel, “parfois grande gueule mais souvent bon cœur”, à qui il ne manque que la mer de ses racines, parce que “quant au reste tout est pourri” :

— J'ai vécu toute ma vie entre ces deux pays pourris

— Entre deux systèmes pourris vous voulez dire.

— C'est cela ! Deux systèmes. Un pays et un système, ce n'est pas pareil, hein !”

A. B.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoiralgerie.com>
 E-mail : info@lesoiralgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
 laalamhakim@hotmail.com



MA CABANE ET MON ORDINATEUR AU CANADA !

«Grève à la SNTA. Même si le syndicat affirme avoir mis le paquet, pour l'heure, rien n'a vraiment...»

...filtré

Au moment où dans le salon VIP de l'aéroport international d'Alger, tout ce que compte ce pays comme autorités, instruits par Abdekka, attend de pied ferme l'investisseur étranger, une assiette de dattes dans la main droite, un verre de lait caillé dans la main gauche, et une demande d'emploi dans la main du milieu, dans une autre aile du même aéroport, moins prestigieuse, sans aucune autorité, et sans un soupçon de dattes ni de lait caillé, se déroule un phénomène étrange, un truc quasi surnaturel, un flux inverse dont tous vos journaux ont scrupuleusement rendu compte dans leurs éditions d'hier lundi : une fuite à grande échelle d'informaticiens algériens vers l'étranger. Selon des chiffres officiels, 90% des informaticiens de l'ENSI, l'Entreprise nationale des systèmes informatiques, ont déjà quitté l'Algérie pour le Canada et l'Europe. A ce niveau-là de statistiques, à cette échelle de pourcentages, il ne s'agit plus de simple fuite, ni de saignée, ni même d'hémorragie, mais bien de nettoyage éthno-informatique. 90% ! Ça

veut tout simplement dire que si par erreur, vous vous retrouvez dans les locaux de l'ENSI, vous aurez l'impression de déambuler dans une ville fantôme, où, de temps à autre, si vous avez un peu de chance et si la météo est dégagée, vous rencontrerez un informaticien algérien pas encore parti, toujours comptabilisé dans les 10% présents ici, mais qui ne désespère pas d'intégrer les 90% de confrères qui se sont déjà cassés. Regardez-le bien ! Observez-le sous tous ses profils. Scannez son visage. Notez ses attitudes. Enregistrez ses tics et manies. Il n'est pas dit que vous puissiez en rencontrer d'autres avant longtemps, avant jamais. Cet homme, spécimen de plus en plus rare ici, et de plus en plus nombreux ailleurs, porte un nom composé, «Enorme gâchis». Une espèce frappée par un mal bizarre : un... virus informatique qui le condamne à être méprisé ici et à vivre courtois au Canada et en Europe. Un mal dont lui-même refuse d'être guéri. Et comme je le comprends, le bougre ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.